



Histoire de la famille Löwensohn

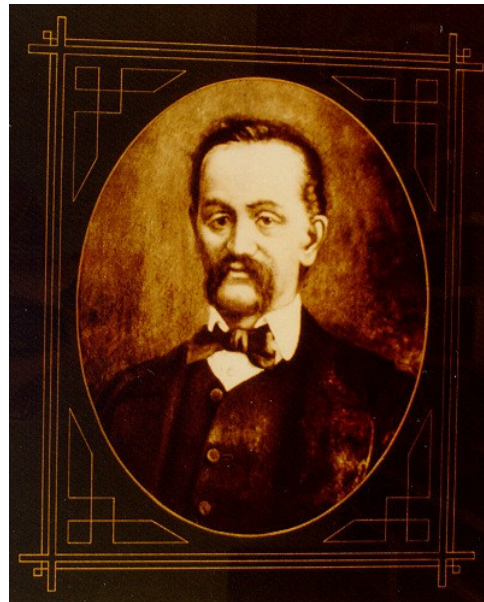
par

Gérard Langlois

A Fürth, mon arrière grand-père (paternel), **Gerson Löwensohn**, (1817-1871) était graveur sur cuivre (1844), puis est devenu lithographe (1859).

Il s'est rendu compte que les images en couleur étaient chères à fabriquer, mais il était peu onéreux d'y ajouter un texte dans n'importe quelle langue: ce fut le début de la maison d'éditions enfantines G. Löwensohn. D'abord importation d'images anglaises, puis fabrication à Fürth, grâce à la lithographie.

Gerson est décédé à 54 ans, en 1871, ensuite c'est son épouse **Hélène née Zenner**, (1821-1914) qui a dirigé la maison avec leurs deux fils, **Bernhard & Théodor**, mon grand-père. Ils avaient aussi une fille, **Clémentine**.



Hélène & Gerson Löwensohn

(photos: privée)

Ils avaient une certaine fortune, au moins en partie provenant d'Isaac **Löwensohn** (1777-1854) père de **Gerson**, négociant très à l'aise, actionnaire lors de sa création du premier chemin de fer allemand (entre Nürnberg et Fürth).



Jusqu'en Juin 2000 nous n'avions aucun contact avec la descendance de leur fille **Clémentine** (1847-1923), qui a épousé le 2.12.1867 **Philip Pretzfelder**, (1840-1920) dont elle a eu dix (10) enfants. Nous avons fait connaissance avec **Lore Lindner-Holmes**, l'arrière petite-fille de Clémentine - contact établi grâce à Ernest Kallmann du CGJ et sa connaissance de l'Internet.

Nous savons maintenant ce qu'est devenue une partie des descendants de Clémentine - **DINA** - pour ses enfants: à côté d'une branche américaine, il y a eu une branche restée en Allemagne décimée - voire détruite - par la **SHOA**.

Nous ne savons toujours pas pourquoi et quand les relations ont été rompues entre les descendants de DINA/Clémentine et ceux de Théodor L. Contacts pas totalement rompus puisque Mlle **Inge P.** (née 1915), vivant à Paris, a reçu des subsides de son père à la fin des années 30 par l'intermédiaire d'un Löwensohn via la Hollande: donc via Gustav. Et pas par l'intermédiaire de celui des frères présent à Paris?

Nous sommes très heureux de découvrir cette nouvelle branche de la famille, et les premiers contacts - à Paris et aux USA - sont très positifs.



Les fils de Gerson L. et son épouse Hélène, **Théodor** (1853-1931) et **Bernhard** (1849-1910) ont fait des dons conséquents à la ville (par ex. théâtre municipal), ou ses œuvres (maternité de l'hôpital), à l'occasion du mariage de leurs enfants, ou d'autres événements heureux.

Pour cette raison il y a maintenant une rue Löwensohn à Fürth-Westvorstadt.

Ainsi, un article de presse rappelle (en Juillet 1991), un don fait, par Théodor au nom de sa femme Rosie, pour la fondation d'une maison de convalescence pour enfants, à Cadolzburg (le bâtiment existe encore, mais a changé de destination.)

La famille était installée, en Allemagne depuis de nombreuses générations. Elle avait acquis une plus ou moins grande aisance (plus grande chez les **Heim**, moyenne chez les **Löwensohn**, moins grande chez les **Mündheim**).

La famille se savait juive, même avant les persécutions nazies.

Comme dans la plupart de ces familles, il y avait des industriels, des commerçants, des banquiers, des médecins, et en cherchant bien, on trouverait sans doute aussi, des juristes, ou alors c'est une famille exceptionnelle!

C'est à l'école juive où je suis allé pendant un peu plus d'un an, que j'ai découvert que tous les juifs n'étaient pas riches. Et, qu'à côté de notre communauté libérale, il y avait une communauté orthodoxe.

J'ai d'ailleurs appris, récemment, que la communauté de Fürth, très ancienne, était connue pour ses écoles, ses imprimeries, son niveau de connaissances, ce qui permit de la mettre en rapport avec d'autres communautés, qui lui ont donné le surnom de la „Jérusalem de Franconie“.

C'était sans doute la communauté la plus importante, en Allemagne du Sud, après celle de Francfort.

Nuremberg avait une population juive jusqu'au milieu du 15^e siècle, puis celle-ci a été expulsée et la „ville libre de Nuremberg“ est devenue „judenrein“ jusqu'en 1850 environ. Il semble qu'il y ait là une solide tradition bien perçue par les nazis ...

Les Juifs se sont alors installés dans une petite ville voisine, Fürth, plus ou moins un faubourg de Nuremberg, et y ont développé leurs activités intellectuelles et commerciales.



Nuremberg et Fürth sont au carrefour de deux routes importantes: Est-Ouest (Prague vers Paris, via Strasbourg-Colmar & la Lorraine) et Nord-Sud (Baltique avec les villes de la Hanse, par le Col du Brenner vers les mers chaudes: Trieste-Venise, c'est à dire vers l'Orient).

A 70 km à l'Ouest de Fürth se trouve la ville de Rothenburg, très touristique, et qui était un important centre juif au Moyen Age.

A 100 km au Nord-Ouest de Fürth se trouve Würzburg, à mi-chemin de Francfort, au bord du Main et de ses coteaux de vin. Nous y trouvons la famille **Heim**.

Frida Heim, épouse de **Max Mündheim**, est ma grand-mère, et sa sœur **Dora Heim** (1872-1956) épouse de **Albert Rosenfelder** est la grand-mère de **Dorle** (1922-nd) et d'**Elisheva** (1924-nd). Notre parenté avec Dorle et Elisheva est donc: cousins issus de cousins germains, c.à.d. cousins au 2^e degré. De leur côté, Dorle et Elisheva sont cousines germaines.

Le père de ma mère, **Max Mündheim**, (1864-1937) était médecin, à Hanovre.

La famille MÜNDHEIM est originaire de Dransfeld (près Göttingen) - Hanovre.

Les nazis ont obligé le Dr. Max M. à prendre une retraite anticipée, et il a vécu les derniers temps modestement retiré. Sa femme et lui sont enterrés à Fürth.

Mon arrière grand-père devait travailler dans une Agence Maritime ou une Compagnie de Navigation, il était en poste à Stockholm lorsque que mon grand-père est né.

Je n'ai jamais entendu dire qu'on ait pensé à demander un passeport suédois, pour se mettre à l'abri des persécutions nazies. Manque d'imagination ou refus essuyé dont je n'ai pas eu connaissance?

Max et **Frida** (1871-1936) ont eu deux enfants:

Felix, né 1892, a été tué sur le front de l'est en juillet 1915.

Maman - **Ella Ruth** - est née en 1895 (gazée à Auschwitz 1942).

Du côté de la femme de Max, née **Frida Heim**, il y avait (des vigneron ou) des négociants en vin, dans la région de Würzburg, ainsi que des banquiers.

Nous trouvons de nombreux ancêtres autour de Würzburg, et dans des villages jalonnant les routes de Kissingen et de Fürth. On se mariait rarement loin de là.

Après la guerre de 1914, et la crise de 1929, il ne devait pas rester de fortune notable.

Nous sommes apparentés de ce côté, avec **Alice Heim**, (1913-1992): elle était la nièce de Frida et Dora. Nicole et moi avons encore été reçus par ses parents, **Felix Heim** et sa femme, d'origine française. Mais nous avons perdu tout contact avec les autres membres de cette branche, aussi bien ses oncles que ses frères.



La famille était juive, consciente, même s'il y avait des libres penseurs francs-maçons: **Théodor** mon grand-père et **Gustav**, (1883-1945) mon oncle.

Il y avait aussi les „maçons juifs“ (BNE BRITH) tel **Ernst Rosenfelder** (1894-1976), également membre actif du conseil d'administration de la communauté libérale.

Juifs Allemands?

Bien sûr, aussi longtemps qu'ils vivaient en Allemagne, mais pas plus longtemps à mon avis, contrairement à bien d'autres, Norbert Elias, Cohn Bendit, etc. ...

Quand plus tard, en 1941 et début 1942, j'ai dû porter l'étoile jaune, cela ne m'a pas spécialement traumatisé: je me savais juif et je n'en avais pas honte.

Peut-être l'ai-je quelquefois portée de façon à ce qu'on ne la voit pas ... une certaine prudence alliée à un évident sens de la non-provocation.

Ce qui m'a frappé, à l'époque, c'est le nombre d'étoiles sur des blouses grises d'ouvriers, et surtout d'artisans (de Paris Est et banlieue Est).

Depuis quand y avait-il à la maison, le tronc bleu/blanc du KKL, le fonds pour l'achat de terres et le reboisement en Palestine? De toute façon, avant guerre. Mais la sympathie pour le sionisme s'arrêtait là. Pourtant on avait de la famille en Palestine, à Haïfa: les Rüdénberg.

Mes amis d'après guerre n'ont pas su m'enrôler dans leur sionisme actif: j'ai néanmoins fait une première visite sur place dès 1949.

Théodor Löwensohn et **Rosie** (1862-1934) ont eu trois enfants:

- L'aîné était **Gustav**.

Gustav a eu deux filles: **Lili** (1908-1940) et **Dora** (1911-1976). Lili est morte pendant le Blitz à Londres. Elle avait épousé **Kurt Bendit** (1898-1975).

La deuxième, **Dora** (épouse **Kohn**) est la mère de **Herbert Kohn**,(1938-nd) qui vit aux USA, (Kansas City) et de **Annette**,(1934/5-nd) qui a épousé **Bob Rapaport**, mort en octobre 1996, que nous voyons encore.

- Le deuxième enfant de Théodor Löwensohn, était **Anna**, épouse de **Robert Sahlmann**, (1874-1944) père de Lotte, mort paisiblement en 1944 en Angleterre.

Anna, (née 1886) est morte jeune, en 1934, d'une maladie qu'on n'a pas su diagnostiquer à l'époque, et que Lotte pense être la sclérose en plaques.

Anna & Robert S. ont eu deux enfants: **WILLY** (1907-1922) est tombé de vélo, à l'âge de 15 ans, et en est mort.

La fille, **Lotte** (1913-nd), est Docteur en médecine et a pratiqué en UK, jusqu'à récemment.

Son fiancé ayant disparu pendant la guerre, **Lotte Sahlmann** ne s'est jamais mariée et a consacré sa vie aux enfants à problèmes, notamment mongoliens, dans le cadre des Écoles Rudolf Steiner, anthroposophe.

- Le troisième enfant de Théodor Löwensohn, était mon père, **Robert**, né en Mars 1895; de 12 années le cadet de son frère aîné. (Ma mère **Ella-Ruth**, née **Mündheim**, était de quelques mois la cadette de papa, née en Juillet 1895).



Pendant la guerre de 14-18, **Ernst Rosenfelder** a été retenu au Canada, où il était en voyage en 1914.

Gustav L., intellectuel connaissant les langues étrangères, a été mobilisé comme interprète, et a passé au moins une partie de la guerre à l'arrière, interprète auprès du commandant d'un camp de prisonniers.

Papa était à Londres en 1914, et est rentré précipitamment, de peur de manquer quelque chose: on se souvenait de la campagne de 1870, et on ne pensait pas que la tragédie durerait 4 ans. Il a commencé la guerre comme simple soldat, et l'a terminé comme officier, „premier officier juif du régiment“: il a préféré cela à une belle décoration. Il a parfois regretté cette décision: „des officiers, on en avait besoin, et j'aurais été nommé sous-lieutenant de toute façon“, m'a-t-il dit.

Après la fin des opérations sur le front, c.à.d. après le 11-11-1918, et avant d'être démobilisé, Robert était engagé (à Munich, s.e.) dans les combats contre Spartacus: cette tentative d'imposer les soviets en Allemagne, à Berlin et à Munich. Ces combats (Janv. 1919),

courts mais violents, ont laissé une trace profonde dans la mémoire de tous ceux qui y ont participé, et de ceux qui s'intéressent à la politique allemande d'après l'armistice. Était-ce une tentative d'imiter la Commune de Paris (après la défaite de 1870)? Ou était-ce plutôt une tentative de faire la Révolution, comme celle de 1917 en Russie? A Berlin, c'est l'époque de l'assassinat de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht.

Après la démobilisation, **Robert** est entré dans l'affaire familiale début 1919. Il s'est marié en juin 1919 et Anne-Marie est née le 14-3-1920.



La famille s'est installée à Fürth. Un garçon, Hans-Felix, est né et mort au bout de quelques mois, on l'a toujours appelé „le petit frère“. En 1926 est né GL, et les parents ont déménagé peu après du centre ville dans une banlieue plus verte. Il faut dire que Fürth est une ville industrielle avec tout ce que cela comportait comme fumée et autres pollutions à l'époque.

Fürth est loin de la mer, et à quelques heures des Alpes: cette situation géographique, plus les séjours à Mürren, font que j'ai fait du ski et aimé les alpages. Mon premier contact avec la mer date de mon séjour à Montpellier en 1942.

A Fürth-Westvorstadt, Papa a fait transformer une belle villa, dans un grand jardin. Une vie de rêve où je ne manquais de rien, avec comme compagnon de jeux un berger allemand qui nous a évité d'être cambriolé. Mais de moi il supportait tout: j'ai gagné le pari de faire le tour du jardin à „cheval“ sur son dos.

L'école primaire était dans le village d'à côté, où le petit juif était dispensé de l'instruction religieuse. Quelques rares insultes, pour avoir mis Jésus à mort. Et puis la loi nazie a obligé les juifs de quitter l'instruction publique: Anne-Marie a été envoyée dans une pension de jeunes filles à Chèxbres (près Lausanne) pour y apprendre les bonnes manières, les langues, et des notions de secrétariat. Pas de latin, qu'elle a dû apprendre à marches forcées à Grenoble, sinon pas de licence de lettres!

Pour moi, c'était le lycée juif à Fürth. On en a beaucoup entendu parler à propos de Henry Kissinger. Je n'étais pas dans sa classe, il est plus âgé que moi. Aujourd'hui citoyen d'honneur de Fürth, il garde peu de contacts avec ses anciens concitoyens juifs réunis en association. Il doit se douter que tous ne l'aiment - ne l'estiment - pas.

De cette école je garde comme souvenir l'initiation à ce qu'était l'orthodoxie: il fallait tuer les poulets de façon rituelle. Comme pédagogie, c'était un peu court. Mais une maîtresse nous a fait remarquer que quelques petits libéraux se tenaient fort mal à la fin de Yom Kippour, ne pouvant même pas attendre d'être rentrés chez eux pour manger un peu. J'ai souvent pensé à elle à la sortie de la salle Pleyel ou ailleurs ...

Ma jeunesse dans ce climat très protégé a été heureuse, même s'il a fallu se séparer de la cuisinière **Lina** - trop jeune pour avoir le droit de servir chez des juifs - et ne garder que la nurse qui est devenue alors cuisinière et bonne à tout faire, tout en restant la nurse. Je ne comprends d'ailleurs pas comment **Elis** a pu faire tout cela dans une grande maison.

Elis (née 12-1-1894) était arrivée peu après ma naissance, pour s'occuper de moi et afin qu'il n'arrive pas de malheur comme au „petit frère“ (**Hans-Felix** 1922-1923). Elle m'a dé-

fendu bec et ongles contre tout ce qu'elle ne croyait pas bon pour moi. Elis est restée avec nous jusqu'à ce que nous partions, et c'est une des premières personnes à qui j'ai rendu visite lors de mes premiers retours en Allemagne. Ma fiancée - aujourd'hui arrière grand-mère - se souvient de quel œil inquisiteur elle a été inspectée lors de sa première venue!

Après notre départ, Elis a fait une ou deux tentatives infructueuses pour retrouver une place stable. Puis elle est arrivée en 1940 chez les Tauber où elle est restée jusqu'à sa mort le 29-8-1972. Le bébé, née 3-5-40, dont elle a eu à s'occuper est devenue notre amie **Ursula**: je crois qu'Elis aurait bien aimé éviter le mariage avec ce **Pausenberger**.

Qui a d'ailleurs mal tourné après la naissance d'un garçon le 13-3-1970, Marcus.

Malgré les bons soins de **ma** brave Elis, j'étais fragile des bronches, et j'ai fait de longs séjours sur la chaise longue sous la véranda de la villa, et comme cela ne suffisait pas, dans un home d'enfants à **Mürren**, B.O. - Suisse. Tenu par un intellectuel juif allemand, (Rosenfeld?), et sa femme, qui attendaient ainsi des jours meilleurs, on y trouvait une vraie atmosphère familiale, de bons soins physiques et affectifs, on travaillait le matin pour pouvoir revenir en classe sans problème. J'y étais parfaitement heureux les (à peu près) trois fois trois mois où j'y ai séjourné. L'absence d'électricité, la nécessité de monter dans le sac à dos depuis le village toute la nourriture, ne m'ont pas traumatisé. Mais les heures de ski, et les heures de chaise longue à regarder les avalanches descendre du massif de la Jungfrau, du Mönch et de l'Eiger, font partie de mes meilleurs souvenirs d'enfance.

Et je suis revenu à Mürren plusieurs fois, pour quelques jours, après la guerre. Mais j'ai perdu la trace des braves qui tenaient cette petite maison de rêve, ils ont dû réussir à partir en Amérique du Sud avec leurs filles avant que la Suisse ne soit encerclée par la guerre.

J'y ai séjourné la dernière fois au printemps 1938. En rentrant en classe, j'échangeais mon surnom de „chinois“ (à cause de mes yeux oblongs) avec celui de „Négus“: j'étais presque aussi noir que lui, et tout le monde pensait à la guerre d'Abyssinie.

Après la guerre, et sans la possibilité d'interroger quelqu'un, je me suis souvent demandé, s'il s'agissait vraiment d'un problème de bronches. Une thomo faite en 1998 a prouvé que ce n'était pas un habillage pour cacher une autre maladie.



Les Éditions G. LÖWENSOHN étaient dirigées après la guerre de 1914 - 1918 par les deux frères, **Gustav & Robert Löwensohn**, et un associé, par ailleurs parent, **Ernst Rosenfelder**.

Le père d'Ernst, **Albert Rosenfelder**, a été associé par **Théodor Löwensohn**, en 1890. Il aurait apporté 100 000 Marks d'or (soit environ 17 à 20 millions de Francs 1991).

Albert Rosenfelder (1864) est décédé en 1916, victime d'un „accident“ lorsqu'en tant qu'officier il dirigeait des manœuvres. „Accident“ antisémite? „Accident“ révolutionnaire? „Accident“ parce que officier trop rude et donc haï?

Nous avons encore rencontré sa veuve, Tante Dora, après guerre en Angleterre, où elle est partie en 1938 rejoindre son fils Ernst.

La sœur d'Ernst, **Hansi Rüdenberg**, (1898-1995?) et sa famille, étaient en Palestine depuis les années 30. Ingénieur, **Friedrich R.** (1892-1977) était en poste chez AEG (le concurrent de Siemens), à Istanbul, jusqu'à ce qu'on lui dise qu'on n'avait plus besoin de juifs.

Elisheva (1924-nd) est la fille de Hansi & Friedrich. Pour nous, c'est plus qu'une cousine: une amie.

Les trois associés, **Gustav, Robert & Ernst**, ont dû changer le nom de la société G. Löwensohn, sous la pression des nazis.

Ils ont repris alors le nom „PESTALOZZI“, qui était le nom d'une petite affaire qu'ils avaient rachetée pendant la crise de 1929, s.e.

Ensuite, ils ont dû vendre l'affaire, toujours sous pression: les juifs n'avaient plus le droit de diriger une affaire dans le domaine culturel. L'acheteur était un éditeur d'imagerie religieuse et de décoration, à Dresde, les Éditions MAY.

La vente s'est faite en 36/37 et le paiement a été correct. Mais de suite 95% ont été confisqués par les autorités.

Le grand problème était d'obtenir un passeport pour pouvoir partir. Dès 1937, celui qui avait son passeport partait, quelquefois seul et sans attendre tous les siens. Ainsi Papa s'est occupé quelque temps de Tante Dora après le départ d'Ernst.

Dès que les passeports étaient là, Papa a pu partir à Paris en été 1938, mais Maman, ma sœur Anne-Marie et moi sommes partis d'abord dans les Dolomites, en attendant que Papa obtienne un visa pour nous permettre de le rejoindre à Paris (Automne 38).

Une transaction a permis après la guerre, à la famille **Rosenfelder** et aux héritiers de Gustav et Robert Löwensohn de récupérer conjointement 40 % de PESTALOZZI VERLAG. En fait 50% moins 10% donnés à **Emil Franke** (1907-1984), seul dirigeant de la firme après la guerre, pour le remercier de son dévouement et de son efficacité.

Ces 40% ont été presque entièrement revendus dans les années 1980, à Dr Engelhardt, déjà propriétaire de la majorité du capital.

Et toute l'affaire a été rachetée fin années 90 (& premiers mois 2000) par un éditeur danois qui l'a transférée à Munich, en cédant l'imprimerie à proprement parler (obsolète?) et la fabrication d'albums tout carton à une société créée à cet effet par d'anciens collaborateurs. La maison d'éditions s'appelle maintenant EGMONT-PESTALOZZI et je doute qu'elle ait un avenir dans ces conditions.



Au début des années 1930, les Éditions G. LÖWENSOHN ont ouvert une filiale à Paris, sous le nom de BIAS. Il y avait un gérant, PIERRE DELPEUCH, jésuite et homosexuel, bon ven-

deur et mauvais administrateur, ce qui a fait qu'en 1940 l'affaire était au bord du gouffre.

C'est néanmoins près de lui que Maman s'est réfugiée avec moi lors de la débâcle, en juin 1940, à Saignes (Cantal) emmenant avec elle **Eva Landsberger** (1912-nd) et sa fille **Margot** (1939-nd). Delpuech n'est rentré à Paris qu'après la guerre.

BIAS était à la fois le nom d'un philosophe grec et l'abréviation de „Bilderbücher In Allen Sprachen“ (livres d'images en toutes langues).

Cette petite maison d'édition n'a jamais prospéré. Mais cela nous a permis de vivre sans trop de soucis financiers pendant toute la guerre: je veux dire 1939-1945, et si Papa et Maman avaient de ces soucis, ils ne m'en ont pas parlé.

La famille a quitté BIAS définitivement en 1950, et les ÉDITIONS BIAS ont disparu dans les années 90.



En 1938, **Gustav Löwensohn** est parti avec sa femme **Emmy**, sa fille **Dora**, son gendre **Walter Kohn** et leurs deux enfants **Herbert** (1938-nd) et **Annette**(1935-nd?) en Hollande, puis, pendant la guerre en Belgique.

Pourquoi étaient-ils partis en Hollande? Est-ce que Walter y avait créé une petite affaire (d'abat-jour)?

Gustav a été pris dans une rafle à Bruxelles et n'est pas revenu de déportation.



Gustav Löwensohn
(photo: privée)

Après la guerre, **Emmy Löwensohn**, et la famille **Kohn** sont partis aux USA, où vivent maintenant **Herbert**, sa femme et leurs deux enfants et la soeur de Herb, **Annette Rappaport** et ses 4 enfants. Bob est mort en 1996 (?).

Nous sommes encore un peu en rapport avec Herb et Annette, mais plus guère avec leurs enfants.

En 1938 les **Rosenfelder** sont partis à Londres: ils avaient passeport (pour sortir) et visa (pour entrer). Mais la mère d'Ernst, **Dora R.**, veuve de **Albert R.**, n'a pas pu partir de suite avec eux, et Papa s'est occupée d'elle à Fürth: on lui en a toujours su gré.

A Londres, ERNST a travaillé avec un réfugié de VIENNE (Autriche), **Hugo Bachinger**, dans une affaire de transferts (publicitaires) pour vitrines: „Transposters Ltd“. Est-ce le hasard si Papa travaillait aussi avec quelqu'un à Paris dans le même domaine? Mais son nom ne me revient pas.

Ernst R. a été interné, comme beaucoup d'autres juifs d'origine allemande ou autrichienne, à l'île de MAN, en 1939 au début de la guerre. Mais en raison de son état de santé (asthme), il a été libéré au bout de 9 semaines. Ensuite il a travaillé pour **INGRAM**, une fabrique de pinceaux créée par des amis juifs, **ICHENHÄUSER**, à Gateshead, près de Newcastle.

Il a organisé l'export dans le monde entier depuis son bureau de Londres: d'abord des pinceaux, activité que **STENHAM** a continué, puis à partir des années 50 les livres d'enfants en langue anglaise de **PESTALOZZI VERLAG** dans les pays anglophones, rejoint par son fils **Albert (Georges Rogers 1925-nd)**. **BRIMAX** a été créé pour cette activité, s.e.



En 1938, **Robert et Ella-Ruth Löwensohn** se sont installés à Paris avec leurs deux enfants: **Anne-Marie** (née en 1920), et **Gérard** (né en 1926).



Ella-Ruth & Robert Löwensohn
(photos: privée)

Pendant „la drôle de guerre“ (Septembre 1939 - Printemps 1940) Robert fut interné comme „sujet ennemi“, puis gardé comme „prestataire“: ces messieurs étaient supposés fabriquer du charbon de bois, à Villerbon, sur la Loire. Là il s'est lié d'amitié, entre autres avec **Eric Landsberger** (1910-2002), dont l'aide et les conseils ne m'ont jamais fait défaut par la suite.

Sa femme, Ella, ne fut pas internée parce qu'elle avait un „enfant de moins de 16 ans“ (le jeune Gérard).

Mais Anne-Marie fut internée après le 10 Mai 1940 à Gurs dans les Pyrénées, de sinistre mémoire, d'où elle put sortir en Août 1940. La lecture de ses mémoires montre la très grande influence qu'a eue cet internement sur son avenir, sa pensée politique et ses rapports avec la France.

Robert fut libéré aussi en Juin 1940: il a préféré cela à la Légion Étrangère. Il ne se doutait pas de l'avenir (mais qui s'en doutait?). Et à 45 ans il n'avait pas envie d'une seconde carrière militaire. Et peut-être ne se sentait-il pas en santé: la première guerre avait laissé de graves séquelles. Et il avait en France femme et enfants.

Il se réinstalla à Paris, où il fut rejoint par sa femme, Anne-Marie et Gérard, vers Septembre 1940. Il a ainsi évité la faillite de BIAS, ce qui a permis à ses enfants de vivre sans soucis d'argent pendant la guerre, et après, jusqu'à ce que nous soyons en mesure de gagner notre vie.

Papa avait installé à la tête de BIAS un „ami d'affaires“, LOUIS VILLETTE. Celui-ci nous a envoyé régulièrement des mensualités de 1942 à 1945.

Fin 1941, les parents ont jugé plus prudent de faire partir leur fille dans le midi de la France. Pensaient-ils à un départ aux USA? Il y avait bien un „affidavit“ donné par les Bo-meisl - parents très éloignés - mais plus de bateaux!

En hiver 1941-1942 Robert LÖWENSOHN est interné pendant plusieurs mois au camp de Compiègne-Royallieu, mais Kurt Schendel - un ami qui travaillait à l'UGIF - a réussi de le faire libérer.

En été 1942, il fut averti de la préparation de la rafle dite du Vélodrome d'hiver.

Nous avons alors quitté l'appartement de l'avenue Daumesnil à Saint Mandé pour ne pas y revenir, et nous sommes passés en „Zone Sud“.

Gérard a rejoint sa grande soeur à Montpellier, où il y avait des relations des parents, tels que le Dr. Schwerin et Gratenaus. Nous ne savons plus où étaient les Landsberger à ce moment. Anne-Marie donne des détails dans ses mémoires.

Robert & Ella se sont installés près de Lyon, à Meyzieu, avec un couple ami, les **HAAS**. En Juin 2001 nous avons appris des détails sur leur court séjour et leur arrestation. Lors d'une rafle dans la région lyonnaise, en automne 1942, Robert et Ella, et les HAAS furent arrêtés et déportés à Auschwitz, via Drancy. Ils font partie des 76 ou 80 000 Juifs déportés de France recensés par les Klarsfeld. (Il en est revenu 2500).

On considère que deux tiers des juifs vivant en France ont échappé à la déportation.

Anne-Marie pense que nous avons été informés par un témoin qui a pu s'échapper parce qu'inconnue des services de police: Ina, femme de Fritz Guggenheim. Elle était venue les persuader de partir à Nice.

La décision de s'installer à Meyzieu (Isère à l'époque, Rhône maintenant) n'a pas été heureuse: alors qu'eux-mêmes n'étaient pas assignés à résidence, ils y ont retrouvé des familles qui l'étaient. Et quand on a voulu arrêter les juifs étrangers, tout le monde a été pris.

Papa étant à Paris depuis avant 1933 (il avait un permis de travail), et étant „gérant de société“, n'aurait pas dû être déporté, ni donc Maman.

Mais une fois qu'ils étaient à Drancy, Kurt Schendel a seulement réussi à retarder leur départ de quelques jours.

Maman, d'après ce qu'on pense savoir, a été gazée de suite, et Papa a succombé pendant les marches forcées lorsque les camps furent évacués devant l'avance de l'armée russe, début 1945: „les marches de la mort“. D'après ce que nous a raconté un survivant qui est venu nous voir à Paris-Pantin une dizaine d'années plus tard, Papa avait une chance de s'en sortir, mais il a voulu soutenir un ami, et pour cela ses forces n'ont pas suffi.

Pendant ce temps, Anne-Marie et Gérard se procurèrent de faux papiers au nom de „**Lan-glois**“, et s'installèrent à Grenoble, après le 11 Novembre 1942 (où un certain nombre de personnes ont néanmoins vite fait de repérer qui ils étaient ...), louant des chambres meublées, mais jamais ensemble.

Anne-Marie, déjà à moitié bachelière, a appris le latin pour pouvoir faire une licence ès lettres: son professeur, THEODORE RUYSSSEN, était professeur de faculté, bon protestant qui a rapidement compris la situation. Nous avons d'ailleurs revus ses enfants à Garches, et lui-même quand il était en visite chez eux.

Anne-Marie allait en faculté et Gérard suivait les cours de 1ère dans une boîte à bachot. Examen réussi. Puis un mois comme „précepteur“ à Allevard dans une famille d'industriels grenoblois. Ils avaient une maison avec jardin et beaucoup de petits enfants. Ensuite un mois à courir la montagne, et un trimestre (math' élèm) au lycée Champollion. Le deuxième trimestre dans une ferme, trouvée par Eric Landsberger, en Chartreuse, à Miribel-les-Echelles. Et le troisième au maquis.

C'est pendant l'hiver, début 1943 - à l'époque de la fin de la bataille de STALINGRAD - que j'ai entendu parler pour la première fois des camps d'extermination à l'est de l'Europe. Un camarade d'études d'Anne-Marie, plus âgé que moi, m'en a parlé à un moment où il était sûr qu'aucune oreille ne traînait pour nous écouter. Comment Jean Weinberg (né en 1921) a-t-il su? Par la radio anglaise écoutée en secret? Par des Polonais qui avaient des réseaux et donc des informations? Par un tract?

J'ai compris l'enjeu, parce que j'avais entendu parler de DACHAU et de ce qui s'y passait, en Allemagne (par Elis?) et début 1939 à Paris de BUCHENWALD. En Allemagne du Sud on parlait de Dachau, en Allemagne du Nord de Buchenwald. J'ai appris d'Elis bien des choses qui n'étaient dans les journaux que des dizaines d'années plus tard! Qui savait quoi et comment?

Des témoignages sont parvenus à Londres et aux USA, à partir de l'été 1942, (et même déjà en nov. 41 par un diplomate chilien) sur la situation en Pologne. Un émissaire, Szmul Zygielbojm, s'est suicidé quand il a vu le peu d'intérêt qu'accordaient à ses informations les responsables anglais et américains: „nous ne faisons pas la guerre pour les juifs“ aurait dit soit Churchill, soit Roosevelt. Sans doute ne se rendaient-ils pas compte qu'il s'agissait de six millions d'hommes, femmes, enfants et vieillards.

Gérard a bravement préparé son baccalauréat, qui à l'époque se passait en deux fois, à douze mois d'intervalle en principe. La première partie après la classe de 1ère: pour moi, à Grenoble, été 1943, la deuxième après la Terminale (qui ne s'appelait d'ailleurs pas ainsi). Pour moi c'était en Février 1946.

Je l'ai passé après la guerre dans une session spéciale pour anciens combattants (mon cas) et victimes de la guerre (il y avait dans le cours spécial, des Résistants déportés et même des anciens prisonniers de guerre, beaucoup plus âgés que la plupart des élèves).

Ce cours avait lieu dans une aile du lycée de jeunes filles de la porte de Vincennes, nous avions quelques professeurs remarquables, dont certains avaient trop de personnalité pour supporter le carcan du cursus d'un lycée normal.



Au cours du troisième trimestre de l'année 43-44, j'ai rejoint le maquis, dans l'**Oisans**: en face c'était le Vercors. Au maquis nous avons perdu presque le tiers de nos effectifs, ce qui était beaucoup, mais moins que le maquis du plateau des Glières ou celui du Vercors. (**sur l'Oisans, voir note à part**). Un de mes petits-fils a marqué sa fierté de voir ma photo, plus de 50 ans plus tard, au musée de la Résistance à Grenoble.

Après je me suis engagé, avec une partie de mes camarades maquisards, dans la première armée (Delattre). A l'approche de l'hiver, le commandement voulait „blanchir“ sa division coloniale, sachant que les Sénégalais auraient du mal à supporter les rigueurs de l'hiver alsacien. Nous aussi, d'ailleurs, avions du mal. Je n'ai pas été blessé mais je suis quand même allé à l'hôpital pour une mauvaise bronchite.

Pendant les combats d'Alsace et de Forêt Noire, j'ai gagné la Croix de Guerre.

Après la victoire, en Mai 1945, j'ai fait valoir mes droits à la démobilisation. La division est partie en Indochine, et y a subi des pertes bien plus lourdes que pendant la campagne Rhin & Danube. C'était le début de la guerre d'Indochine, qui s'est terminée après Dien Bien Phu. Mais la guerre a repris peu de temps après: c'était la guerre du Vietnam menée par les USA. Mais ceci est une autre histoire.

Démobilisé en Juin 1945, j'ai fait une vaine tentative de bachot en Septembre 1945. Puis j'ai suivi les cours au lycée de jeunes filles Hélène Boucher, bachelier en février 1946, j'ai commencé ma vie active le 1^o Avril 1946: j'ai rejoint les Éditions BIAS.

C'est à cette époque que j'ai été naturalisé, et que j'ai commencé les démarches pour officialiser mon changement de nom de Löwensohn (trop souvent estropié par mes compatriotes) en Langlois. Personne ne m'a fait remarquer les lourdes conséquences de cette décision, ou alors je n'ai pas su entendre. C'était d'ailleurs dans l'air du temps: les décisions similaires étaient courantes, notamment chez mes amis et parents anglais.

J'ai travaillé chez BIAS jusqu'à mon mariage. Il y a eu alors un conflit, parce que la famille voulait récupérer plus de parts de BIAS que Villette n'avait envie de rendre. Pour finir, une transaction nous a donné des sous et Villette a gardé l'affaire. Elle a périclité quelques années après sa mort, a passé en de nombreuses mains, et, à ma connaissance, n'existe plus aujourd'hui.

J'ai quitté BIAS, fin 1950, après mon mariage avec **Nicole** (née **Cerf** en 1926).

J'ai fait une tentative de m'installer à mon compte, puis en été 1951 je suis entré chez un marchand international de déchets de coton: HOLFRA-FRANKENHUIS, jusqu'en 1960. C'était une assez grosse affaire, originaire de Hollande (Haaksbergen) et l'établissement le plus important était en Angleterre (Oldham).

HOLFRA à Paris était moins important, ne disposant que d'un bureau avec un patron et quelques employés: entre 1 et 3, suivant les périodes. Une partie des revenus venaient de la vente de **linters** du Texas, nécessaire à la fabrication de la poudre dont on avait besoin pour la guerre d'Algérie.

Début 1961 nous avons démarré „PESTALOZZI FRANCE“.

Pour séparer l'activité „librairie - édition“ de l'activité „cadeaux-bougies“, j'ai scindé PESTALOZZI FRANCE avec GENI (lire GERARD-NICOLE) quelques années avant d'arrêter l'exploitation d'un fonds de commerce.

J'ai fermé PESTALOZZI FRANCE ET GENI fin 1983, pour ne rester que représentant de PESTALOZZI VERLAG, jusqu'à ma retraite en 1996.

CF PAGE 1: LORE HOLMES EST DECEDEE LE 24-8-2005

CF. PAGE 6: EGMONT-PESTALOZZI A ETE DEFINITIVEMENT FERME PAR LES ACQUEREURS (2007? 2008?)

Mercredi 25 février 2009
Gérard Langlois

[Index*](#)

[Home*](#)